

ROMAIN ROLLAND

Les Précurseurs

PARIS
ÉDITIONS DE "L'HUMANITÉ"

142, Rue Montmartre, 142

1920

Tous droits réservés

Les Précurseurs

Romain Rolland



Éditions de l'Humanité, Paris, 1920

Exporté de Wikisource le 16/05/2017

*À la Mémoire
des Martyrs de la Foi nouvelle :
de l'Internationale humaine.*

*À Jean Jaurès,
Karl Liebknecht, Rosa Luxemburg
Kurt Eisner, Gustav Landauer,
victimes de la féroce bêtise
et du mensonge meurtrier,
libérateurs des hommes,
qui les ont tués.*

Août 1919.

R. R.

TABLE DES MATIÈRES

À la mémoire des Martyrs de la Foi nouvelle

Introduction

- I. *Ara Pacis*
- II. *La Route en lacets qui monte*
- III. *Aux peuples assassinés*
- IV. *À l'Antigone éternelle*
- V. *Une voix de femme dans la mêlée*
- VI. *Liberté !*
- VII. *À la Russie libre et libératrice*
- VIII. *Tolstoy : l'esprit libre*
- IX. *À Maxime Gorki*
- X. *Deux lettres de Maxime Gorki*
- XI. *Aux écrivains d'Amérique*
- XII. *Voix libres d'Amérique*
- XIII. *Pour E.-D. Morel*
- XIV. *La jeunesse suisse*
- XV. *Le Feu*, par HENRI BARBUSSE
- XVI. *Ave, Caesar, morituri le salutant*
- XVII. *Ave, Caesar... ceux qui veulent vivre te saluent*
- XVIII. *L'Homme de Douleur : Menschen im Krieg*, par ANDREAS LATZKO
- XIX. *Vox Clamantis... Jeremias*, poème dramatique de STEFAN ZWEIG

XX. Un grand Européen : G.-F. Nicolai

XXI. En lisant Auguste Forel

XXII. Pour l'Internationale de l'Esprit

XXIII. Un Appel aux Européens

XXIV. Lettre ouverte au président Wilson

XXV. Contre le Bismarckisme vainqueur

XXVI. Déclaration de l'Indépendance de l'Esprit

Note Appendice à l'article XX

INTRODUCTION

Le livre que voici fait suite au volume : *Au-dessus de la Mêlée*. Il est entièrement composé d'articles écrits et publiés en Suisse, depuis la fin de 1915 jusqu'au commencement de 1919. Je les ai réunis sous le titre : *Les Précurseurs* ; car ils sont presque tous consacrés aux hommes de courage qui, dans tous les pays, ont su maintenir leur pensée libre et leur foi internationale, parmi les fureurs de la guerre et de la réaction universelle. L'avenir célébrera les noms de ces grands Annonceurs, bafoués, injuriés, menacés, emprisonnés, condamnés : Bertrand Russell, E.-D. Morel, Gorki, G.-Fr. Nicolai, A. Forel, Andréas Latzko, Barbusse, Stefan Zweig, et les jeunes élites de France, d'Amérique, de Suisse, luttant pour la liberté.

J'ai fait précéder ces articles d'une ode : *Ara Pacis*, écrite aux premiers jours de la guerre, et qui est un acte de foi en la Paix et l'Harmonie. — C'est aussi un acte de foi qui termine le volume, mais d'une foi agissante, qui proclame, à la face de la force brutale des États et de l'opinion tyrannique, l'indépendance irréductible de l'Esprit.

J'aurais été tenté de faire entrer dans ce recueil une

méditation sur *Empédode d'Agrigente et le règne de la Haine*^[1]. Mais ses dimensions eussent dépassé le cadre assigné à ce volume et risqué de compromettre l'équilibre des diverses parties.

Je ne me suis pas astreint à la succession chronologique des articles ; j'ai préféré les grouper, d'après l'ordre des sujets ou des raisons artistiques. Je me suis contenté d'indiquer, à la fin de chacun, aussi exactement qu'il m'a été possible, les dates de leur publication et (quand j'ai pu les retrouver) de leur composition.

Qu'on me permette encore quelques lignes d'explication, pour orienter le lecteur :

Ce volume et celui qui précède, *Au-dessus de la Mêlée*, ne constituent qu'une partie de mes écrits sur la guerre, au cours des cinq années dernières. Ce sont uniquement ceux qui ont pu être publiés en Suisse. (Encore ne sont-ils pas complets, car je n'ai pu les réunir tous.) Mais le plus important de beaucoup, en étendue et en valeur documentaire, est un recueil, contenant, au jour le jour, la notation des lettres, entretiens, confessions morales, que je n'ai cessé de recevoir des esprits libres et persécutés de tous les pays. J'y ai aussi sobrement que possible inscrit mes propres réflexions et ma part dans le combat. *Unus ex multis*. C'est en quelque sorte le tableau des libres consciences du monde luttant contre les forces déchaînées du fanatisme, de la violence et du mensonge. Des scrupules de discrétion empêcheront sans doute de publier ce recueil avant assez longtemps. Il suffit que ces documents, conservés en plusieurs copies, restent pour l'avenir un témoignage de nos efforts, de nos souffrances et de notre invincible foi.

ROMAIN ROLLAND.

Paris, juin 1919.

1. [↑] Publiée en brochure dans les éditions du Carmel, à Genève et à Paris, en 1918.

I

Ara Pacis

De profundis clamans, de l'abîme des haines, — j'élèverai vers toi, Paix divine, mon chant.

Les clameurs des armées ne l'étoufferont point. — En vain, je vois monter la mer ensanglantée, — qui porte le beau corps d'Europe mutilée, — et j'entends le vent fou qui soulève les âmes :

Quand je resterais seul, je te serai fidèle. — Je ne prendrai point place à la communion sacrilège du sang. — Je ne mangerai point ma part du Fils de l'Homme.

Je suis frère de tous, et je vous aime tous, — hommes, vivants d'une heure, qui vous volez cette heure.

Que de mon cœur surgisse sur la colline sainte, — au-dessus des lauriers de la gloire et des chênes, — l'olivier au soleil, où chantent les cigales !



Paix auguste qui tiens, — sous ton sceptre souverain, — les agitations du monde, — et des flots qui se heurtent, — fais le

rythme des mers ;

Cathédrale qui repose — sur le juste équilibre des forces ennemies ; — Rosace éblouissante, — où le sang du soleil — jaillit en gerbes diaprées, — que l'œil harmonieux de l'artiste a liées ;

Telle qu'un grand oiseau — qui plane au centre du ciel, — et couve sous ses ailes — la plaine, — ton vol embrasse, — par delà ce qui est, ce qui fut et sera.

Tu es sœur de la joie et sœur de la douleur, — sœur cadette et plus sage ; — tu les tiens par la main. — Ainsi, de deux rivières que lie un clair canal, — où le ciel se reflète, entre la double haie de ses blancs peupliers.

Tu es la divine messagère, — qui va et vient, comme l'aronde, — de l'une rive à l'autre, — les unissant, — aux uns disant : — « Ne pleurez plus, la joie revient », — aux autres : — « Ne soyez pas trop vains, — le bonheur s'en va comme il vient. »

Tes beaux bras maternels étreignent tendrement — tes enfants ennemis, — et tu souris, les regardant — mordre ton sein gonflé de lait.

Tu joins les mains, les cœurs, — qui se fuient en se cherchant, — et tu mets sous le joug les taureaux indociles, — afin qu'au lieu d'user — en combats la fureur qui fait fumer leurs flancs, — tu l'emploies à tracer dans le ventre des champs — le long sillon profond où coule la semence.

Tu es la compagne fidèle — qui accueille au retour les lutteurs fatigués. — Vainqueurs, vaincus, ils sont égaux dans ton amour. — Car le prix du combat — n'est pas un lambeau

de terre, — qu'un jour la graisse du vainqueur — nourrira, mélangée à celle de l'adversaire. — Il est de s'être fait l'instrument du destin, — et de n'avoir pas fléchi sous sa main.

Ô ma paix qui souris, tes doux yeux pleins de larmes, — arc-en-ciel de l'été, soirée ensoleillée, — qui, de tes doigts dorés, — caresses les champs mouillés, — panses les fruits tombés, — et guéris les blessures — des arbres que le vent et la grêle ont meurtris ;

Répands sur nous ton baume et berce nos douleurs ! — Elles passeront, et nous. — Toi seule es éternelle.

Frères, unissons-nous, et vous aussi, mes forces, — qui vous entrechoquez dans mon cœur déchiré ! — Entrelacez vos doigts, et marchez en dansant !

Nous allons sans fièvre et sans hâte, — car nous ne sommes point à la chasse du temps. — Le temps, nous l'avons pris. — Des brins d'osier des siècles, ma Paix tisse son nid.



Ainsi que le grillon qui chante dans les champs. — L'orage vient, la pluie tombe à torrents, elle noie — les sillons et le chant. — Mais à peine a passé la tourmente, — le petit musicien entêté recommence.

Ainsi, quand on entend, à l'Orient fumant, — sur la terre écrasée, à peine s'éloigner — le galop furieux des Quatre Cavaliers, — je relève la tête et je reprends mon chant — chétif et obstiné.

(Écrit du 15 au 25 août 1914).^[1]

Journal de Genève et *Neue Zürcher Zeitung*, 24–25 décembre 1915 ; *Les Tablettes*, Genève, juillet 1917.

1. ↑ Sauf la dernière strophe, qui est de l'automne de la même année.

II

La route en lacets qui monte

Si depuis une année je garde le silence, ce n'est pas que soit ébranlée la foi que j'exprimai dans *Au-dessus de la mêlée* (elle est beaucoup plus ferme encore) ; mais je me suis convaincu de l'inutilité de parler à qui ne veut pas entendre. Seuls, les faits parleront, avec une tragique évidence ; seuls, ils sauront percer le mur épais d'entêtement, d'orgueil et de mensonge, dont les esprits s'entourent, pour ne pas voir la lumière.

Mais nous nous devons entre frères de toutes les nations, entre hommes qui ont su défendre leur liberté morale, leur raison et leur foi en la solidarité humaine, entre âmes qui continuent d'espérer, dans le silence, l'oppression, la douleur, — nous nous devons d'échanger, au terme de cette année, des paroles de tendresse et de consolation ; nous nous devons de nous montrer que dans la nuit sanglante la lumière brille encore, qu'elle ne fut jamais éteinte, qu'elle ne le sera jamais.

Dans l'abîme de misères où l'Europe s'enfonce, ceux qui tiennent une plume devraient se faire scrupule de jamais apporter une souffrance de plus à l'amas des souffrances, ou de nouvelles raisons de haïr au fleuve brûlant de haine. Deux

tâches restent possibles pour les rares esprits libres qui cherchent à frayer aux autres une issue, une brèche, au travers des amoncellements de crimes et de folies. Les uns, intrépidement, prétendent ouvrir les yeux à leur propre peuple sur ses erreurs. Ainsi font les courageux Anglais de *l'Independent Labour Leader* et de *l'Union of Democratic Control*, ces hauts esprits indépendants, Bertrand Russel, E.-D. Morel, Norman Angell, Bernard Shaw, — de trop rares Allemands, persécutés, — les socialistes italiens, les socialistes russes, le maître de la Misère et de la Pitié, Gorki, — et quelques libres Français.

Cette tâche n'est point celle que je me suis assignée. Ma tâche est de rappeler aux frères ennemis d'Europe non ce qu'ils ont de pire, mais ce qu'ils ont de meilleur, — les motifs d'espérer en une humanité plus sage et plus aimante.

Certes, le spectacle présent est bien fait pour qu'on doute de la raison humaine. Pour le grand nombre de ceux qui s'étaient endormis béatement sur la foi au progrès, sans retours en arrière, le réveil a été dur ; et sans transition, ils passent de l'absurde excès d'un optimisme paresseux au vertige d'un pessimisme qui n'a plus de fond. Ils ne sont pas habitués à regarder la vie sans parapets. Une muraille d'illusions complaisantes les empêchait de voir le vide au-dessus duquel serpente, accroché au rocher, l'étroit sentier de l'humanité. Le mur s'écroule par places, et le sol est peu sûr. Il faut passer pourtant. On passera. Nos pères en ont vu bien d'autres ! Nous l'avons trop oublié. Les années où nous avons vécu furent, à part quelques heurts, un âge capitonné. Mais les âges de tourmente ont été plus fréquents que les âges de calme ; et ce

qui se passe aujourd'hui n'est atrocement anormal que pour ceux qui sommeillaient dans la tranquillité anormale d'une société sans prévoyance et sans mémoire. Pensons à tout ce qu'ont vu les yeux du passé, du Bouddhâ libérateur, des Orphiques adorant Dionysos-Zagreus, dieu des innocents qui souffrent et qui seront vengés, de Xénophane d'Élée qui assista à la ruine de sa patrie par Cyrus, de Zénon torturé, de Socrate empoisonné, de Platon qui rêvait sous les Trente Tyrans, de Marc Aurèle qui soutint l'Empire près de crouler, de ceux qui assistèrent à la chute du vieux monde, de l'évêque d'Hippone mourant dans sa ville aux abois qu'assiégeaient les Vandales, des moines enlumineurs, bâtisseurs, musiciens, au milieu de l'Europe de loups ; de Dante, de Copernic et de Savonarole : exils, persécutions, bûchers ; et le frêle Spinoza, édifiant son *Éthique* éternelle sur le sol inondé de sa patrie envahie, à la lueur des villages incendiés ; et notre Michel de Montaigne, en son château ouvert, sur son mol oreiller, dormant d'un sommeil léger, en écoutant sonner le beffroi des campagnes, et se demandant en rêve si c'est pour cette nuit la visite des égorgeurs... L'homme aime en vérité à ne plus se souvenir des spectacles importuns qui troublent son repos. Mais dans l'histoire du monde, le repos a été rare, et les plus grandes âmes ne sont pas sorties de lui. Regardons, sans frémir, passer le flot furieux. Pour qui sait écouter le rythme de l'histoire, tout concourt à la même œuvre, le pire comme le meilleur. Les âmes fiévreuses que le flot entraîne vont par des voies sanglantes, vont, qu'elles le veuillent ou non, où nous guide la raison fraternelle. Ce serait, s'il fallait compter sur le bon sens des hommes, sur leur bonne volonté, sur leur courage moral, sur leur humanité, qu'il y aurait des motifs de désespérer de

l'avenir. Mais ceux qui ne veulent point ou ne peuvent point marcher, les forces aveugles les poussent, en troupeaux mugissants, vers le but : l'Unité.



Pendant des siècles s'est forgée l'unité de notre France par les combats entre les provinces. Chaque province, chaque village fut, un jour, la patrie. Plus de cent ans, Armagnacs, Bourguignons (mes grands-pères), se sont cassé la tête pour découvrir enfin que le sang qui coulait de leurs entailles était le même. À présent, la guerre qui mêle le sang de France et d'Allemagne le leur fait boire dans le même verre, ainsi qu'aux héros barbares de l'antique épopée, pour leur union future. Qu'ils s'étreignent et se mordent, leur corps-à-corps les lie ! Ils ont beau faire : ces armées qui s'égorgent sont devenues moins lointaines de cœur qu'elles ne l'étaient alors qu'elles ne s'affrontaient pas. Elles peuvent se tuer, elles ne s'ignorent plus. Et l'ignorance est le dernier cercle de la mort. De nombreux témoignages, des deux fronts opposés, nous ont appris clairement ce désir mutuel, tout en se combattant, de lire dans les yeux l'un de l'autre ; ces hommes qui, de leur tranchée à la tranchée d'en face, s'épiaient pour se viser, sont peut-être ennemis, ils ne sont plus étrangers. Un jour prochain, l'union des nations d'Occident formera la nouvelle patrie. Elle-même ne sera qu'une étape sur la route qui mène à la patrie plus large : l'Europe. Ne voit-on pas déjà les douze États d'Europe, ramassés en deux camps, s'essayer sans le savoir à la fédération où les guerres de nations seront aussi sacrilèges que le seraient maintenant les guerres entre provinces, où le devoir

d'aujourd'hui sera le crime de demain ? Et la nécessité de cette union future ne s'affirme-t-elle pas par les voix les plus opposées : un Guillaume II, avec ses « États-Unis d'Europe »^[1], — un Hanotaux, avec sa « Confédération Européenne »^[2], — ou les Ostwald et Hæckel, de piteuse mémoire, avec leur « Société des États », — chacun, bien entendu, travaillant pour son saint, mais tous ces saints étant au service du même Maître !...

Bien plus, le chaos gigantesque où, comme au temps des convulsions du globe en fusion, s'entre-choquent aujourd'hui tous les éléments humains des trois vieux continents, est une chimie de races où s'élabore, par la force et l'esprit, par la guerre et la paix, la fusion future des deux moitiés du monde, des deux hémisphères de la pensée : l'Europe et l'Asie. Ce n'est pas une utopie : depuis bien des années, ce rapprochement s'annonce par mille symptômes divers : attraction des pensées et des arts, politique, intérêts. Et la guerre n'a fait qu'accélérer le mouvement. En plein combat, on y travaille. Dans tel État belligérant, depuis deux ans, se sont fondés de vastes Instituts pour l'étude des civilisations comparées de l'Europe et de l'Asie et pour leur pénétration mutuelle.

Le phénomène capital d'aujourd'hui, dit le programme de l'un d'entre eux^[3], est la formation d'une culture universelle, sortie des nombreuses cultures particulières du passé... Nulle époque passée n'a vu un plus puissant élan du genre humain que les derniers siècles et le présent. Rien de comparable à cet ensemble torrentueux de toutes les forces réunies en une seule énergie commune, qui se réalise au ^{xix}^e et au ^{xx}^e siècles... Partout s'élabore dans l'État, la science et l'art, la grande

individualité de l'humanité universelle, et la nouvelle vie de l'esprit humain universel... Les trois mondes de l'âme et de la société, les trois humanités (Européo-Orientaux, Hindous, Extrême-Orient) commencent à se rassembler en une humanité unique... Jusqu'à ces deux dernières générations, l'homme était membre d'une seule humanité, d'une seule grande forme de vie. Maintenant, il participe au vaste flot vital de toute l'humanité ; il doit se diriger d'après ses lois et se retrouver en elle. Sinon, le meilleur de lui-même est perdu. — Certes, le plus profond du passé, de ses religions, de son art, de sa pensée, n'est pas en cause. Il demeure, et il demeurera. Mais il sera élevé à de nouvelles clartés, creusé à de nouvelles profondeurs. Un plus large cercle de vie s'ouvre autour de nous. Il n'est pas surprenant que beaucoup aient le vertige et croient voir chanceler la grandeur du passé. Mais on doit confier le gouvernail à ceux qui, calmement, fermement, sont en état de préparer la nouvelle époque... Le plus entier bonheur qui puisse échoir à l'homme d'à présent est dans l'intelligence de l'humanité entière et de ses formes si diverses d'être heureux... Compléter l'idéal européen par l'idéal asiatique, c'est pour longtemps la plus haute joie qu'un homme puisse connaître sur terre.

De telles recherches, avec leur caractère d'universalité et d'objectivité, excluent formellement, comme le déclare encore le même programme, tout ce qui provoque à la haine des peuples, des classes et des races, tout ce qui mène au démembrement et aux combats inutiles... Si elles ont le devoir de combattre quelque chose, c'est la haine, l'ignorance et l'incompréhension... Leur belle et pressante tâche est

d'éveiller à la conscience la beauté qui est dans toute individualité humaine, dans tout peuple, et de l'amener à la réalisation pratique... de trouver les bases scientifiques d'accommodement entre les peuples, les classes et les races. Car seule, la science peut, par un dur travail, conquérir la paix...

Ainsi, des fondations de paix spirituelle entre les peuples s'édifient au milieu de la guerre des peuples, comme des phares qui montrent aux vaisseaux dispersés le port lointain où ils mouilleront, côte à côte. L'esprit humain est à l'entrée d'une route. L'entrée est trop étroite, on s'écrase pour passer. Mais je vois s'élargir ensuite la grande route des peuples, et il y a place pour tous. Spectacle consolant, dans l'horreur du présent ! Le cœur souffre, mais l'esprit a la lumière.



Courage, frères du monde ! Il y a des raisons d'espérer, malgré tout. Les hommes, qu'ils le veuillent ou non, marchent vers notre but, — même ceux qui s'imaginent qu'ils lui tournent le dos. En 1887, en un temps où semblaient triompher les idées de démocratie et de paix internationales, causant avec Renan, j'entendais prédire à ce sage : *Vous verrez venir encore une grande réaction. Tout paraîtra détruit de ce que nous défendons. Mais il ne faut pas s'inquiéter. Le chemin de l'humanité est une route de montagne : elle monte en lacets, et il semble par moments qu'on revienne en arrière. Mais on monte toujours.*

Tout travaille à notre idéal, même ceux dont les coups s'efforcent à le ruiner. Tout va vers l'unité, — le pire et le

meilleur. Mais ne me faites pas dire que le pire vaut le meilleur ! Entre les malheureux qui prônent (pauvres naïfs !) la guerre pour la paix (nommons-les *bellipacistes*) et les pacifiques tout court, ceux de l'Évangile, il y a la même différence qu'entre des affolés qui, pour descendre plus vite du grenier à la rue, jetteraient par la fenêtre leurs meubles et leurs enfants, — et ceux qui passent par l'escalier. Le progrès s'accomplit ; mais la nature n'est pas pressée, et elle manque d'économie : la moindre petite avance s'achète par un gaspillage affreux de richesses et de vies^[4]. Quand l'Europe arrivera tardivement, rechignante, comme une rosse rétive, à se convaincre de la nécessité d'unir ses forces, ce sera l'union hélas ! de l'aveugle et du paralytique. Elle parviendra au but, saignée et épuisée.

Mais nous, il y a longtemps que nous vous y attendons, il y a longtemps que nous avons accompli l'unité, âmes libres de tous les temps, de toutes les classes, de toutes les races. Des lointains de l'antiquité d'Asie, d'Égypte et d'Orient, jusqu'aux Socrates et aux Luciens modernes, aux Morus, aux Érasme, aux Voltaire, jusqu'aux lointains de l'avenir, qui retournera peut-être, bouclant la boucle du temps, à la pensée d'Asie, — grands ou humbles esprits, mais tous libres, et tous frères, nous formons un seul peuple. Les siècles de persécutions, d'un bout de la terre à l'autre, ont lié nos cœurs et nos mains. Leur chaîne indestructible est l'armature de fer qui tient la molle glaise humaine, cette statue d'argile, la Civilisation, toujours prête à crouler.

(*Le Carmel*, Genève, décembre 1916).

1. ↑ Voir conversation avec L. Mabillean, *Opinion*, 20 juin 1908.
2. ↑ Dans un récent numéro de la *Revue des Deux Mondes*.
3. ↑ *Institut für Kulturforschung*, fondé en février 1915, à Vienne, par le D^r Erwin Hanslick. Son succès fut si rapide qu'en février 1916, il fut dédoublé et donna naissance à un nouvel « Institut de recherches pour l'Est et pour l'Orient ».
4. ↑ « La nature, dit Voltaire, est comme ces grands princes qui comptent pour rien la perte de 400.000 hommes, pourvu qu'ils viennent à bout de leurs augustes desseins. » (*L'Homme aux quarante écus*.)

Les grands et les petits princes d'aujourd'hui ne se contentent pas à si bon marché !

III

Aux peuples assassinés

Les horreurs accomplies dans ces trente derniers mois ont rudement secoué les âmes d'Occident. Le martyr de la Belgique, de la Serbie, de la Pologne, de tous les pauvres pays de l'Ouest et de l'Est foulés par l'invasion, ne peut plus s'oublier. Mais ces iniquités qui nous révoltent, parce que nous en sommes victimes, voici cinquante ans, — cinquante ans seulement ? — que la civilisation d'Europe les accomplit ou les laisse accomplir autour d'elle.

Qui dira de quel prix le Sultan rouge a payé à ses muets de la presse et de la diplomatie européennes le sang des deux cent mille Arméniens égorgés pendant les premiers massacres de 1894–1896 ? Qui criera les souffrances des peuples livrés en proie aux rapines des expéditions coloniales ? Qui, lorsqu'un coin du voile a été soulevé sur telle ou telle partie de ce champ de douleur, — Damaraland ou Congo — a pu en supporter la vision sans horreur ? Quel homme « civilisé » peut penser sans rougir aux massacres de Mandchourie et à l'expédition de Chine, en 1900–1901, où l'empereur allemand donnait à ses soldats, pour exemple, Attila ; où les armées réunies de la

« Civilisation » rivalisèrent entre elles de vandalisme contre une civilisation plus ancienne et plus haute^[1] ? Quel secours l'Occident a-t-il prêté aux races persécutées de l'Est européen : Juifs, Polonais, Finlandais, etc.^[2] ? Quelle aide à la Turquie et à la Chine tentant de se régénérer ? Il y a soixante ans, la Chine, empoisonnée par l'opium des Indes, voulut se délivrer du vice qui la tuait : elle se vit, après deux guerres et un traité humiliant, imposer par l'Angleterre le poison qui rapporta en un siècle, dit-on, à la Compagnie des Indes Orientales, onze milliards de bénéfice. Et même après que la Chine d'aujourd'hui eût accompli son effort héroïque de se guérir en dix ans de sa maladie meurtrière, il a fallu la pression de l'opinion publique soulevée pour contraindre le plus civilisé des États européens à renoncer aux profits que versait dans sa caisse l'empoisonnement d'un peuple. Mais de quoi s'étonner, quand tel État d'Occident n'a pas renoncé encore à vivre de l'empoisonnement de son propre peuple ?

« Un jour, écrit M. Arnold Porret, en Afrique, à la Côte d'Or, un missionnaire me disait comment les noirs expliquent que l'Européen soit blanc. C'est que le Dieu du Monde lui demanda : « Qu'as-tu fait de ton frère ? » Et il en est devenu blême^[3]. »

« La civilisation d'Europe est une machine à broyer, a dit en juin dernier, à l'Université impériale de Tokio, le grand Hindou Rabindranath Tagore^[4]. Elle consume les peuples qu'elle envahit, elle extermine ou anéantit les races qui gênent sa

marche conquérante. C'est une civilisation de cannibales ; elle opprime les faibles et s'enrichit à leurs dépens. Elle sème partout les jalousies et les haines, elle fait le vide devant elle. C'est une civilisation scientifique et non humaine. Sa puissance lui vient de ce qu'elle concentre toutes ses forces vers l'unique but de s'enrichir... Sous le nom de patriotisme elle manque à la parole donnée, elle tend sans honte ses filets, tissus de mensonges, elle dresse de gigantesques et monstrueuses idoles dans les temples élevés au Gain, le dieu qu'elle adore. Nous prophétisons sans aucune hésitation que cela ne durera pas toujours... »

« *Cela ne durera pas toujours...* » Entendez-vous, Européens ? Vous vous bouchiez les oreilles ? Écoutez-donc en vous ! Nous-mêmes, interrogeons-nous. Ne faisons pas comme ceux qui jettent sur leur voisin tous les péchés du monde et s'en croient déchargés. Dans le fléau d'aujourd'hui, nous avons tous notre part : les uns par volonté, les autres par faiblesse ; et ce n'est pas la faiblesse qui est la moins coupable. Apathie du plus grand nombre, timidité des honnêtes gens, égoïsme sceptique des veules gouvernants, ignorance ou cynisme de la presse, gueules avides des forbans, peureuse servilité des hommes de pensée qui se font les bedeaux des préjugés meurtriers qu'ils avaient pour mission de détruire ; orgueil impitoyable de ces intellectuels qui croient en leurs idées plus qu'en la vie du prochain et feraient périr vingt millions d'hommes, afin d'avoir raison ; prudence politique d'une Église trop romaine, où saint Pierre le pêcheur s'est fait le batelier de la diplomatie ; pasteurs aux âmes sèches et